

Tout le monde partit. Les deux frères se couchèrent sans se dire un mot, sans se serrer la main.

III.

Pauvre Ernest ! ce mot, *monsieur Ernest* avait du premier coup brisé toutes ses espérances ; ce qu'il avait vu depuis n'avait fait que confirmer son malheur.

A quelques jours de là, Ernest était seul avec Marceline dans le jardin de sa mère.

«.....Vous l'aimez bien ce Paul, disait-il avec dépit ; mais qu'a-t-il donc fait pour mériter votre amour ?»

«—Il m'aime, dit la jeune fille, il me l'a dit souvent....»

«—Il vous aime ! mais sait-il ce que c'est qu'aimer, ce que c'est que l'amour ? il vous préfère parce que vous êtes la plus belle : mais vous même, Marceline, connaissez-vous l'amour ? connaissez-vous ce sentiment, cette passion qui vit là au cœur d'un homme, ardente, profonde, inépuisable, qui anime toutes ses facultés, toutes les puissances de son âme ? Voyez-vous, Marceline, j'ai passé loin de vous trois ans, trois longues années. Je me suis plongé dans de pénibles études, dans un travail rebutant. Eh bien ! au milieu de ces longues veillées, votre image fraîche et souriante venait ranimer mon courage abattu ; je me créais avec toi, Marceline, un avenir d'amour et de bonheur ; je t'arrachais à ce village indigne de te posséder....»

La jeune fille le regardait sans comprendre.

«—Oui poursuivit Ernest avec feu ; oui, à toi mon talent, à toi ce que le monde m'aurait donné de gloire, de considération ; à toi mon cœur, ma vie, tout mon être ; car mon espérance, mon bonheur, le but de mes efforts, c'était toi, Marceline, toi seule, toujours toi ; je te voyais là devant moi avec ce regard angélique, avec ce sourire d'enfant que j'avais recueilli dans ton dernier baiser, dans ce baiser d'adieu qui brûle

encore mes lèvres.... Oh ! n'est-ce pas que c'est moi qui t'aime le mieux ?....»

«—Ah ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille, voilà Paul qui m'a vue avec vous ; que va-t-il dire ?...» Et elle courut audevant du jeune villageois.

Le soir, Suzanne dit à Paul :

«—Mon pauvre enfant ! c'est donc demain que tu tires à la conscription ?

«—Oui, ma mère, répondit le jeune homme en regardant Ernest, dont le visage s'illumina d'une espérance subite.»

Ernest comprit ce regard, et il eut honte de lui-même.

Le lendemain Paul amena un des plus bas numéros. On l'avertit qu'il partirait dans un mois.

«—Il partira, se dit Ernest ; m'en aimera-t-elle davantage ?»

IV

Le mois était passé, c'était la veille du départ de Paul : tout était bien triste dans la famille ; la vieille Suzanne, chagrine de l'inimitié de ses fils, préparait les hardes du voyageur. Pauvre mère ! elle avait entendu de cruels reproches :—«Si vous n'aviez pas tout sacrifié à mon frère, pour en faire un monsieur, avait dit Paul, vous auriez aujourd'hui de quoi m'acheter un homme.» Et elle avait pleuré en silence. Marceline pleurait à côté de Paul. Pour Ernest, son caractère était devenu incompréhensible. La femme qu'il avait rêvée si brillante de beauté et d'amour, n'était qu'une jolie paysanne, simple et sans intelligence ; il avait imaginé en elle des trésors de passion virgine, de cet enthousiasme pur qui rayonne dans une âme que la société n'a pas encore souillée de ses mille venins ; et voilà qu'il ne trouvait pas même en elle cette chétive préférence, qui fait qu'une femme vous donne quelquefois à garder son bouquet ou son éventail.

Sa Marceline, l'ange de ses méditations, sa pensée, sa poésie, aimait un gros et frais paysan ; elle l'aimait sans passion, mais tout franchement et avec tranquillité, et elle était incapable d'aimer jamais autrement ; et quand lui, le